

L'ACID
À Cannes comme ailleurs : résister !

Guilhem Caillard

Number 315, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2018). L'ACID : à Cannes comme ailleurs : résister ! *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 53–53.

L'ACID

À Cannes comme ailleurs : résister !

GUILHEM CAILLARD

En 26 ans d'existence, forte de son acronyme sans équivoque, l'ACID¹ a mené, et porte encore, un combat incessant pour la diffusion du cinéma indépendant. Tout est né d'un manifeste, *Résister*, fruit d'une concertation entre une poignée de cinéastes en colère réunis à Paris en novembre 1991. Ils estiment alors que, dans l'écosystème de diffusion actuel, les films dits « fragiles » n'ont pas le temps d'exister et ne peuvent rencontrer leur public. Lassés de voir l'effet du bouche-à-oreille – si intrinsèque au cinéma – à ce point muselé par l'omniprésence hollywoodienne et les quelques autres productions dominantes, les réalisateurs passent à l'action. En une année, ils sont déjà près de 200 à avoir rejoint la cause : l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion voit le jour. Parmi ses fondateurs, il n'est pas surprenant de retrouver Robert Guédiguian, Jeanne Labrune et Laurent Bénégui. Le collectif mène des pressions politiques pour assouplir les programmes d'aide à la diffusion du Centre National du Cinéma. Les chaînes de télévision sont exhortées à offrir une réelle place aux films « art et essai ».

Mais plus que cela : doit être accomplie une (ré)éducation de certains exploitants. Serge Toubiana, aujourd'hui président d'UniFrance (l'organisme de promotion et d'exportation du cinéma français dans le monde), faisait à l'époque remarquer : « Les grosses machines américaines bénéficient de combinaisons de salles gigantesques. (...) Quelque chose ne va plus dans la tête des programmeurs de salles. Peut-être ne savent-ils plus voir un film ? Peut-être ont-ils perdu le goût du risque ? » (*Libération*, mars 1992). Pour compenser les faiblesses du système de distribution classique, un véritable réseau d'accès direct entre les cinéastes et les salles indépendantes françaises est créé. Les écrans y sont plus accessibles, les artistes se déplacent partout.

Une fois par an, les cinéastes membres choisissent parmi leurs pairs des heureux élus qui bénéficient d'un soutien associatif et financier concret : le réalisateur belge Lucas Belvaux en est le premier bénéficiaire avec *Parfois trop d'amour* qui marque en mars 1993 ses débuts au cinéma. Quelques années plus tard, Belvaux publie un texte émouvant,

« Jamais trop d'ACID », dans lequel il reconnaît les vertus pédagogiques et fédératrices de l'agence sans laquelle son film serait probablement tombé dans les oubliettes.

Dès 1993, l'ACID s'impose à Cannes. La « programmation des cinéastes » au sein du plus grand festival de cinéma au monde est la figure de proue de l'association. À sa façon, l'ACID est au Festival de Cannes ce que le « Off » est à celui d'Avignon : une manifestation rebelle au départ « parallèle », aujourd'hui devenue « sœur » des sections officielles tant elle a gagné en crédibilité. C'est là qu'ont été découverts Claire Simon (avec *Coûte que coûte*), Serge Bozon (*L'amitié*), Philippe Faucon (*Les étrangers*), ou encore Ursula Meier (*Des épaules solides*). *Quand la mer monte*, le premier film de Yolande Moreau en tant que réalisatrice, y a été présenté en première mondiale en mai 2004. C'est encore au sein de la sélection cannoise de l'ACID que *La bataille de Solferino* (2013) a révélé la talentueuse Justine Triet qui a depuis réalisé *Victoria*. Son actrice Lætitia Dosch avait elle aussi marqué les esprits, et fut par la suite vedette de *Jeune femme* qui lui a valu une nomination aux César. L'entrée fracassante de Vincent Macaigne comme acteur de cinéma n'est pas non plus étrangère à l'ACID (*2 automnes 3 hivers*).

Les projections cannoises des films soutenus par l'ACID sont souvent complètes. Elles attirent un large réseau d'exploitants du label français « art et essai », et les programmeurs de festivals internationaux viennent de loin pour découvrir la cuvée annuelle. L'édition 2018 ne déroge pas à la règle. *Un violent désir de bonheur* de Clément Schneider figure parmi les belles découvertes de cette année. Campée au 18^e siècle en pleine Révolution française, l'intrigue suit les états d'âmes d'un jeune moine (Quentin Dolmaire, découvert dans *Trois souvenirs de ma jeunesse*) qui ne tardera pas à changer ses croyances au contact des insurgés. Voilà qui fait magnifiquement écho à l'esprit dissident de l'ACID. À l'ère du numérique *tous azimuts* et de l'hégémonie exercée par les plateformes de diffusion, son action paraît encore plus essentielle. ▲



Un violent désir de bonheur

¹ Association du cinéma indépendant pour sa diffusion